

Rappel :

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
N° 97 — JANVIER 1993

*André Gide
et ses amis belges*

I
LES AMITIÉS SYMBOLISTES
(1891-1914)

études et documents de

CLAUDE DE GRÈVE
JACQUES DETEMMERMAN
YUN SUN LIMET
MIRANDE LUCIEN
VICTOR MARTIN-SCHMETS
PIERRE MASSON
FABRICE VAN DE KERCKHOVE
MARIA VAN RYSELBERGHE

Numéro encore disponible (158 pp.) : 70 FF

Louis Gérin, écrivain prolétaire

par

PIERRE MASSON

Il y a quelque chose de pathétique dans l'histoire des relations entre Gide et Louis Gérin. Quelque chose qui tient plus aux pesanteurs sociales qu'aux caractères des protagonistes — même si, à ne juger Louis Gérin que d'après ses lettres, on est tenté aujourd'hui d'être sévère pour lui — et qui fait de cette histoire un petit drame exemplaire, la chronique d'un échec annoncé.

Il y a d'abord un échec affectif, celui-là presque inévitable, qui fait que fatalement la générosité du donneur finit par écraser — ou déformer — le receveur ; on n'a pas encore tenté d'effectuer le recensement de toutes les œuvres et de tous les hommes que Gide soutint de ses deniers — mais on peut affirmer qu'il serait impressionnant. Or Louis Gérin semble bien avoir été l'un de ceux qui reçurent le plus longtemps la plus substantielle manne. Gide était pourtant capable de dire non, même à des amis plus proches, comme par exemple Robert Levesque. Gérin demandait sans cesse, et en répondant sans cesse, en précédant même la demande, Gide créa peut-être une relation de dépendance qui pouvait devenir pesante à la longue. Comme pesant était l'état d'adoration extatique dans lequel Gérin s'entretenait à son égard, produisant à satiété les mêmes lettres ampoulées et vaines. Il y avait peut-être trop de distance à l'origine entre ces deux hommes, l'un riche et célèbre, l'autre obscur et nécessiteux, auxquels la camaraderie politique tint lieu, bien peu et bien faiblement, de connivence culturelle.

Mais par delà, il y a un autre échec, celui de Louis Gérin, mineur et

écrivain, qui avait réussi par sa plume à se faire remarquer des instances de reconnaissance (Gide, puis Emmanuel Berl, André Chamson...) et qui put croire légitimement qu'il allait vivre désormais comme un travailleur intellectuel. C'était, peu avant lui, le rêve d'un Henri Bachelin, d'un Charles-Louis Philippe, et à l'époque du Front Populaire et de l'École prolétarienne d'Henri Poulaille, ce rêve pouvait plus que jamais paraître légitime. Louis Gérin n'est pas Lucien de Rubempré, sa désillusion a sans doute moins d'élégante langueur, mais elle n'en demeure pas moins exemplaire de la difficulté, voire de l'impossibilité, de démocratiser l'activité qui, par essence, est pourtant l'un des lieux où s'exerce la démocratie, nous voulons dire l'écriture et la création littéraire.

Les rapports entre Gide et Gérin se nouèrent comme souvent à cette époque de la vie de Gide : un jeune inconnu lui envoyait un poème, un manuscrit, et Gide, quand il le pouvait, répondait, habile à deviner les jeunes talents ou les personnalités intéressantes. Le 23 décembre 1933, Gérin se jette à l'eau : il a dix-neuf ans, il est mineur et, à l'exception des *Faux-Monnayeurs*, il a lu toutes les œuvres de Gide. Il lui envoie le manuscrit d'un roman qu'il voudrait lui dédier : « Je sais qu'il n'est pas de fort haute valeur littéraire, qu'il est un peu gris, monotone. Mais je ne suis qu'un ouvrier qui s'essaye à l'art après les dures heures de travail. »

Gide répond, le 12 janvier 34, par une lettre d'une longueur exceptionnelle (pour lui) et avec une chaleur inespérée : le roman est excellent, malgré son manque de gradation, et il songe à le proposer à l'éditeur Lévy, et aussi à *La NRF*. Émerveillé de savoir que Gérin n'a que dix-neuf ans, il désire le rencontrer, se dit prêt à venir à Bruxelles, s'informe de ses conditions d'existence. Pour finir, tutoyant son interlocuteur, il le prie de ne l'appeler ni Monsieur, ni Maître :

« Ne disposes-tu pas de ce beau nom de "camarade", qui déjà me plaisait tant, bien avant qu'il n'ait pris une signification particulière ? »

Gérin va obtempérer... une seule fois ; par la suite, il ne cessera d'appeler Gide « Maître », pratiquant l'escalade dans l'emploi des superlatifs, pour le plus grande exaspération du « camarade ». Gérin lui signalant qu'il avait précédemment essuyé un refus de la part de Gallimard en proposant son manuscrit, Gide opère une marche arrière qu'il compense par une générosité imprévue :

« J'ai parlé longuement avec les directeurs de *La NRF* et à Paulhan. J'espère les avoir décidés à t'assurer (t'envoyer) mille francs par mois, pendant deux mois, pour te permettre de mener à bien un second livre. Je leur ai dit ton âge et la grande confiance que tu m'avais inspirée. Mais je suis d'avis avec eux qu'il est imprudent de chercher à publier ce premier

livre. [...] L'insuccès certain de cette publication risquerait de décourager et l'éditeur et toi-même. » (28 janvier 34).

Galvanisé, Gérin se remet au travail, projetant toute une série de romans « exaltant le travail humain », à propos du charbon, du fer, du verre, de la terre... Au passage, il signale à Gide que ses livres sont les plus demandés dans la bibliothèque publique de son village... Ses lettres s'enchaînent alors comme les versets d'une litanie dévote :

« Maître, vous ne vous représentez pas, vous, ce que peut faire le nom qui est le vôtre. André Gide ! André Gide ! Ces syllabes que je répète soir et matin sont bien la plus délicieuse chose que je connaisse. » En témoignage, il offre à Gide la lampe de mineur de son grand-père, tué jadis dans un coup de grisou. Gide est ému, il lui répond : « Je voudrais que tu me sentes penché sur ton épaule, lorsque tu écris. » (22 février 34).

Puis, à partir d'avril, c'est Gérin qui sollicite de l'argent, les envois de Gallimard ayant cessé, alternant alors dans ses lettres les actes de contrition et les remerciements éperdus, tout en procédant à des commentaires admiratifs — et assez pertinents — sur les livres de Gide que celui-ci lui envoie :

« Je pense qu'après votre mort, il se fera, sur votre œuvre, un silence qui durera bien 20 ou 30 ans. Puis, les nouvelles générations vous découvriront, et vous placeront à votre vraie place, dont les siècles ne vous feront plus bouger. Pourquoi ce jugement ? Parce que vous êtes un génie. » (27 avril 34).

Début mai, envoi d'un nouveau manuscrit ; à la suite de quoi Gérin se met à écrire toutes les semaines pour réclamer une réaction de Gide à propos de ce livre dont il attend, comme il attendra par la suite à chaque nouvelle tentative, qu'il le mette à l'abri du besoin. Et c'est sans doute pour mieux en parler que Gide le fait venir à Paris pour un bref séjour dont la Petite Dame se fait l'écho :

17 [mai 1934]. [...] Aujourd'hui il a reçu la visite du jeune L. G., ce mineur du Borinage. « Vous savez bien, me dit-il, celui dont je vous ai parlé et que je suis déjà allé voir en Belgique. » C'est la première fois que j'en entends parler et je tâche d'entrer tout de suite dans son histoire : vingt ans, marié, chômeur momentané, s'est mis en tête d'écrire un grand roman pour révéler ce qu'il a vu dans la mine et parmi ses compagnons. Malgré une instruction toute élémentaire, il travaille à la mine depuis l'âge de quatorze ans, il a beaucoup lu, l'instituteur lui prêtait des livres, c'est par la lecture qu'il a connu Gide, il a pour lui une admiration éperdue et a lancé vers lui des cris de détresse voici sept à huit mois. C'est la première fois qu'il vient à Paris. Gide me l'amène le soir, éton-

namment distingué et fin, niveau ahurissant quand on songe à ses origines et à sa vie, accent belge, grande simplicité. Il est très ému de voir le portrait de Verhaeren qu'il reconnaît tout de suite. Gide lui en montre d'autres qui sont à mes murs, les noms de Rimbaud, Flaubert éveillent chez lui quelque chose de précis, cela se lit sur sa physionomie. Il dit très simplement qu'il croyait que Gide habitait à Paris un petit hôtel entouré de fossés ! Gide a fait dresser pour lui un lit dans la chambre à côté de la sienne. Je songe avec émotion à la joie qu'il doit éprouver devant cet accueil et la gentillesse des procédés de Gide.

18. — *Gide est parti pour Cuverville et G. rentre en Belgique* ¹. »

C'est au cours de ce séjour que Gide et Yves Allégret demandent à Gérin de leur organiser une descente dans une mine. Pour autant, le roman de Gérin ne donne pas encore satisfaction, et Gide, pour atténuer sa déception, l'invite à faire appel à lui en cas de besoin. Dans sa réponse, Gérin pour la première fois se demande s'il ne serait pas un « raté-né » ; mais dès le lendemain, il propose à Gide un nouveau sujet de roman, à propos d'un chef-portion mégalomane. En réponse, il reçoit, le 3 juin, des livres et un mandat. Mais dès le 14, n'ayant pas d'autres nouvelles, il s'inquiète, se plaint d'un silence qui lui fait craindre que la main de Dieu se soit écartée de lui...

« Je vous prends votre temps, je vous prends votre attention, et je vous récompense comment ? En manquant à toutes mes promesses, à tous les espoirs que je vous donnais. Ah ! votre appui m'a fait méprendre sur moi-même. Je me crus destiné à de grandes œuvres, et je me dis : Rimbaud a existé par Verlaine. J'existerai par Gide. »

Une semaine plus tard, nouvelle relance : Gérin voudrait consulter Gide sur la question de son service militaire qu'il doit faire dans deux mois ; se disant communiste, il refuse l'armée, mais hésite devant l'objection de conscience pour laquelle il ne se sent pas la vocation du martyr. Une nouvelle rencontre va se produire à Paris, sur laquelle nous avons deux témoignages, ceux de la Petite Dame et de Robert Levesque :

6 [juillet 1934]. — *Ce soir, au moment d'aller dîner chez Mme Sternheim, il reçoit une lettre de ce jeune mineur de Charleroi, qui est dans une grande détresse et veut absolument le voir. On dresse un lit, on met une clef sous le paillason et une lettre piquée sur la porte. Ce jeune L. G. est à la veille de faire son service militaire, il est travaillé par l'idée de l'objection de conscience, il en parle fort bien* ².

1. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 382.

2. *Ibid.*, p. 394.

Paris, le 9 juillet [1934].

[...] J'avais convenu avec Gide que, pour pouvoir lire à mon aise le *Journal* dans ses Œuvres complètes, je viendrais m'installer tôt un matin chez lui. J'y fus donc ce dernier samedi (le 7) à sept heures du matin. Je le trouvai encore au lit. [...] Nous prîmes le petit déjeuner avec un jeune Belge, hôte de Gide, qui était venu exprès de Bruxelles pour le voir. Il est mineur, jeune marié, attendant un enfant... et sans travail. Il avait fait tenir des manuscrits à la NRF, qui ne furent pas publiés. Gide lui envoya plusieurs fois de l'argent, ce qui lui fit croire que c'était de la part de l'éditeur. Garçon vraiment sympathique, et dont l'allure et les manières, non sans ressemblances avec celles de Becker³, me font comprendre ce qu'ils ont tous deux de belge. Ce mineur, Louis Gérin, au courant de l'Ordre nouveau de B., dit qu'ils semblent tourner à la réaction (révolution avortée) et que, pour admettre un ouvrier parmi eux, ils lui demandent un mot de son curé. Quant à la situation du Borinage, il la dit effroyable. [...] [Après déjeuner] Disant adieu au mineur qui repartira le soir même (et non sans larmes), je cours à la préfecture⁴. »

Le 15 juillet, Gérin étant dans la gêne, Gide lui envoie un mandat de 1500 f. Gérin répond par une lettre dont nous comprenons l'absence, et la teneur, par ce passage du *Journal* de Gide :

« 22 juillet [1934]. [...] Une lettre de Louis Gérin qui me désole, et que je déchire aussitôt. Si, plus tard, on la retrouvait, elle nous couvrirait tous deux de ridicule. Comment lui faire comprendre et sentir que rien ne peut m'être plus désobligeant que cette sorte de culte qu'il me voue ? J'en viens à souhaiter que son adoration soit jouée, et je vais, en retour, devoir jouer la froideur. Tant pis pour lui ; je l'ai suffisamment averti. C'est lui qui met entre nous de la distance ou plutôt qui me force à en prendre, car je ne puis endurer l'encens. Peut-être aura-t-il, plus tard, connaissance de ces lignes. Je les écris pour l'éclairer⁵. »

Et dans sa lettre suivante, Gide enfonce le clou, menaçant de cesser les échanges si le ton de Gérin reste au niveau d'« une canonisation ». Il va même jusqu'à lui recopier les lignes du *Journal* qui le concerne — ce qui permet de constater qu'un autre paragraphe, plus indulgent, ne figure pas dans la version publiée... Mais en même temps, il accepte la proposition de Gérin, d'être le parrain de son enfant à naître, et apparemment

3. Sur Raymond De Becker, v. dans le présent numéro l'article qui lui est consacré.

4. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n° 63, juillet 1984, p. 459.

5. Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 1208-9.

joint un nouveau mandat. Suivent de longues pages d'adoration souffrante ; Gérin essaie aussi de placer des contes dans des journaux, mais en vain, et travaille à un reportage qu'Emmanuel Berl lui a commandé pour *Marianne*.

En septembre, Gérin parle de sa « misère » ; il est au chômage, et sa femme va l'être le mois prochain. Mais il parle aussi d'articles en préparation, pour lesquels il rêve de *La NRF* ou de *L'Humanité*. Il vient déjà de placer dans un journal de Lausanne un roman de jeunesse sur la mine, qui doit paraître en feuilleton. (Il s'agit d'*Une Femme dans la Mine*, publié ultérieurement aux Éditions de la Revue Mondiale). Gide aussitôt envoie 2000 fr., et évoque la possibilité d'engager Gérin comme secrétaire :

« Il se peut [...] que je me lance bientôt dans un travail que je ne pourrai mener à bien qu'à l'aide de tes indications et renseignements. » (21 septembre).

L'article pour *Marianne* est accepté, et payé ; Gérin se demande à qui il doit ce bonheur... Puis il est incorporé. À l'armée, il mène « une vie de chien », fait du cachot pour insubordination. Gide parle de venir le voir en Belgique, mais Gérin lui demande de différer un peu ce projet. Puis c'est Gide qui est un peu malade, Gérin aussitôt s'alarme. Gide à nouveau de protester contre « ce flots d'effusions dévotes qui feraient rougir même Hitler ou Mussolini » (14 novembre). Mais en même temps, il s'inquiète de l'état des finances de son protégé. De fait, peu après, celui-ci appelle au secours (loyer impayé, plus de charbon, les contributions...). Peu après (15 janvier 35), Gide envoie un mandat, en laissant prévoir un complément, réitère son projet de visiter le Borinage, et d'engager Gérin comme collaborateur. De fait, le mois suivant, il peut écrire à Roger Martin du Gard :

« [...] Je reviens de Belgique, où j'ai passé 10 jours en compagnie d'Yves Allégret et disposant de la voiture de Marc qui, de son côté, était allé faire du sport et se reposer un peu dans le Tyrol.

J'ai vu chaque jour le petit mineur dont je crois que je vous ai parlé ; qui, présentement, fait son service dans l'artillerie. Le mois dernier, révolte à la caserne. [...] Le plus étonnant, c'est qu'il semble qu'on n'ait osé recourir à aucune sanction contre les révoltés. Parmi ceux-ci, Louis Gérin, mon jeune mineur ; mais qui du reste n'a été, dans toute cette affaire, que spectateur. Je vous ai dit, je crois, qu'il est marié. Sa jeune femme (charmante) attend un enfant dans deux mois. Gérin sera libéré du service dans quatre mois. Je songe sérieusement à collaborer avec lui. Un jour de permission lui a permis de descendre avec Yves et moi dans la mine ; et pas pour une simple visite aux galeries ; je me suis admiré de

pouvoir, à mon âge, faire le ver de terre trois quart d'heure durant, dans un petit boyeau d'extraction de soixante centimètres de haut, sans aération, dans une étouffante poussière de charbon sous une température de près de 35° ; ceci à 700 mètres de profondeur. La visite entière a duré plus de trois heures. Deux jours après, longue visite aux familles des chômeurs ⁶. »

Les relations de Gide et de Gérin sont alors au beau fixe ; Gérin prépare un article sur l'aventure du Borinage, et Gide se déclare content de leur rencontre, mais aussi du ton des dernières lettres de Gérin. Fin février naît la petite Andrée-Hélène, à laquelle Gide « sourit de tout [s]on cœur » en envoyant coup sur coup deux mandats (le second de 2 000 fr). Mais cette fois, il avertit Gérin que sa « réserve s'épuise » et qu'il ne pourra suffire à toutes les charges futures de la jeune famille ; il donne quelques conseils d'économie, et des incitations au travail.

Gérin saisit alors la balle au bond en affirmant son désir de devenir journaliste, mais en précisant qu'à ses yeux un tel métier ne peut s'exercer profitablement qu'à Paris, où Gide pourrait bien lui trouver une place. C'est le projet qu'il ne va alors cesser de développer, évaluant le produit de la vente de ses meubles, le coût d'une installation, la rente mensuelle qui lui serait nécessaire au début... Le 11 juin, il développe longuement sa conception de la littérature prolétarienne, attaquant l'ensemble des écrivains, dont Racine, qualifiés d'« émasculés » parce qu'ils parlent d'amour et non du pain quotidien, et aussi la littérature populiste, appelée « fumisterie de bourgeois habitués à pisser avec leur porte-plume »... Nous connaissons par la Petite Dame la réaction de Gide :

12 [juin 1935]. — [...] Puis il nous lit une lettre de Louis Gérin (le mineur) si caractéristique du malentendu fatal de la plupart des ouvriers devant l'œuvre d'art, et tout cela je le sens parce que ce sont des éléments qui entreront dans le discours qu'il prépare pour le Congrès ⁷.

Le Congrès des Écrivains se tient en effet à Paris du 21 au 25 juin 1935 ; c'est pour Gérin, libéré du service militaire, l'occasion d'une nouvelle rencontre avec Gide :

26 [juin 1935]. — Durant ces cinq jours, [...] ce fut [...] un véritable embouteillage, un hourvari, pour employer une expression qui lui est familière : chez Marc quatre dactylos en permanence, tapant sans arrêt

6. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II (Gallimard, 1968), p. 15 (16 février 1935).

7. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 456

— tous les rendez-vous de Marc débordant fatalement dans le studio de Gide, chez qui logeaient déjà, venus pour le Congrès, le sympathique Jef Last et ce jeune mineur Louis Gérin ⁸."

Le 27, Gérin est encore là, qui assiste en compagnie de Jef Last, de Marcel Gavillet et de la Petite Dame à la lecture par Gide d'une lettre prenant la défense de Victor Serge. Gérin part le lendemain. Le 29, Gide raconte à la Petite Dame « qu'il a laissé sa pièce à Louis Gérin qui prétend être à même de lui faire des suggestions au point de vue des réalités ⁹ ! »

Durant ce séjour, Gide a dû manifester quelque agacement devant la passivité de Gérin, d'où plusieurs lettres affolées de celui-ci, que Gide alors rassure, tout en lui annonçant l'envoi prochain « de nouveaux subsides » :

« Je crois que tu te méprenais un peu lorsque, à Paris, je te blaguais sur les airs de noyé que tu prenais. Tes inquiétudes, tes angoisses, je les ressens de reste ; j'espérais, en te blaguant un peu, t'aider à reprendre du cran. Tu finirais par me faire douter de toi, lorsque je vois que tu t'abandonnes. Je ne puis t'aider que si je te sens résistant. » (30 juillet).

En août, Gérin se sent en effet plus « résistant » : un éditeur parisien, Lévy, vient de lui envoyer une avance sur son prochain roman ; du coup les projets parisiens se précisent, Gérin demandant à Gide, qui semble peu enthousiasmé par l'entreprise, sur un ton plus dégagé désormais, s'il pourra lui verser une sorte de pension mensuelle destinée à faciliter son installation à Paris. Il souhaite le revoir pour en parler, et discuter de *La Ligne générale* (le futur *Intérêt général*), la pièce « sociale » à laquelle Gide travaille et dont il lui a prêté le manuscrit. Il hésite, pour son prochain livre, entre une fiction et un reportage sur les bassins houillers français.

En septembre, c'est le grand saut : Gérin arrive à Paris, prend des contacts avec diverses revues, *Vendredi*, *Esprit*, et... appelle au secours, réclamant 2 000 fr pour pouvoir louer un appartement. Gide a passé le début août à Lenk, et séjourne à Cuverville jusqu'en fin septembre ; le 20, il promet son aide, prodigue ses encouragements et annonce son retour à Paris pour le 25. Ils se retrouvent le 27 ; Gide, justement, devait rendre compte de sa journée du 27, à la demande de Gorki qui voulait réaliser un livre sur *Une journée du monde entier*.

« Deux amis vinrent partager mon déjeuner du matin. L'un belge, ouvrier mineur du Borinage, chargé d'enquête dans nos départements du

8. *Ibid.*, pp. 462-3.

9. *Ibid.*, pp. 469-70.

Nord, s'apprêtait à partir le soir même et souhaitait me consulter sur quelques points. L'autre, mon compagnon de voyage au Congo ¹⁰. »

À partir de là, il est plus difficile de suivre l'emploi du temps de Louis Gérin, qui ne date plus guère ses lettres, et à qui Gide écrit moins. Globalement, l'accueil parisien ne va pas être aussi triomphal que Gérin le pensait ; Lévy le lâche, certaines revues le trouvent « trop à gauche »... Les soucis financiers ne vont plus le lâcher, le conduisant un jour à retourner brusquement en Belgique où, au moins, il peut vivre « à l'œil », sans doute chez ses parents. C'est à Bruxelles qu'il va revoir Jef Last, en octobre 1935 ; à la suite de cette rencontre, Last écrit à Gide :

« Gérin est un homme très intéressant et très aimable, je crois que je l'ai aidé un peu, mais je crains bien que cela ne marche pas mieux à Paris qu'à Bruxelles. Le problème n'est pas dans la ville, mais dans son mariage, et il n'a pas le courage de résoudre ce problème ¹¹. »

Un épisode sentimental va en effet occuper plusieurs mois les échanges de Gérin avec Gide : il est tombé amoureux de la secrétaire de la revue *Vendredi*, il fait de Gide le confident de ses incertitudes d'abord, puis de ses déboires ; après avoir failli quitter sa femme, il découvre que la secrétaire est volage, et il revient à sa femme ; Gide, dans ces démêlés, l'exhorte à la prudence et, au moins, à la sincérité vis-à-vis de la secrétaire, à qui Gérin a caché qu'il est marié... Les conseils ne sont pas seulement épistolaires, comme nous l'apprend le *Journal* de Gide :

« 7 septembre [1936]. [...] Ce matin j'achève un article sur Dabit et le dicte à Madame Aourousseau. J'avais reçu la visite de Louis Gérin, à qui j'avais "fait de la morale". Il l'a du reste fort bien pris ¹². »

Durant cette année 1936, tandis que s'entremêlent pour Louis Gérin péripéties amoureuses et tractations avec des revues, tantôt fructueuses, tantôt décevantes, mais jamais suffisantes financièrement, il n'y a guère de mois où il ne réclame à Gide de l'argent, que celui-ci envoie tant bien que mal, gêné à la fois par la manière dont cet argent est reçu, et par le relatif épuisement de ses réserves. Une longue lettre, pleine de ratures, est particulièrement marquante (lettre sans date) :

« Comment t'y prends-tu pour créer, entre nous, toujours plus de gêne à propos de cette question d'argent ? Au début j'acceptais cela parce que tu ne me connaissais pas encore ; mais tu n'as fait, à ce sujet, aucun pro-

10. Gide, « La Journée du 27 septembre », *Littérature engagée* (Gallimard, 1950), p. 103.

11. Gide, *Correspondance avec Jef Last*, Presses Universitaires de Lyon, 1984, p. 25.

12. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1256.

grès. [...] Je n'ai, durant toute ma vie, guère eu que des amis pauvres ; j'ai vécu avec eux, voyagé avec eux... Jamais, entre nous, la question d'argent n'a soulevé la moindre gêne. Ils m'estimaient assez pour qu'il n'y ait, d'eux à moi, jamais été question même de reconnaissance. Ils comprenaient que ce n'était pas ma faute si j'étais plus fortuné qu'eux ; pour eux comme pour moi, l'amitié restait plus importante que l'argent, et l'amitié n'est possible qu'entre *égaux*. » (12 janvier).

De son côté, sous l'effet de certaines déceptions et du manque d'argent, mais aussi d'une évolution personnelle qui va le ramener à un conservatisme religieux, Gérin en vient à proposer sa collaboration à des revues de droite. C'est en l'annonçant à Gide qu'il pousse un de ses cris les plus sincères, les plus révélateurs aussi du piège dans lequel il s'est lui-même enfermé :

« Maintenant, parce qu'avec vous je suis comme un livre ouvert, je vous signale que j'ai fait des offres de collaboration à *Gringoire*. J'ai refusé celles de *Candida*, pour une question personnelle et non de principe. Je ne trahis pas, et je n'écrirai pas une ligne qui soit contre ma pensée, Dieu le veuille, parce que, dans la voie où je suis, on descend vite.

» [...] Maintenant, je suis incapable de retourner à la mine, où du reste il n'y a pas de place ; je n'ai plus qu'à essayer d'écrire, écrire n'importe quoi pour n'importe qui. [...] L'argent m'aura empêché d'être un grand écrivain. Il n'y a pas moyen de concilier le vivre pour écrire et l'écrire pour vivre. Tant pis pour moi d'avoir choisi le second. »

Jusqu'à la fin de l'année, leurs relations restent amicales ; Gérin semble avoir du travail, mais recourt encore à la générosité de Gide qui compte sur le succès de son *Retour de l'URSS* pour « regonfler un peu [s]a réserve ». Mais au début de l'année suivante, une affaire embrouillée les oppose, pour la compréhension de laquelle nous n'avons que les lettres de Gérin, et cette note de la Petite Dame :

23 [janvier 1937]. — *Tout ce matin, j'ai senti une grande agitation à côté, sans y être mêlée, et j'apprends au déjeuner que c'est une fort sottie histoire entreprise par Louis Gérin pour se pousser. Il veut interviewer tous les écrivains de tous les pays sur ce qu'ils pensent du Retour de l'URSS, et sans en rien dire, il a signé un contrat avec un éditeur ! Comme Gide lui refuse son consentement (ce livre doit aussi contenir des pages inédites de Gide), il lui répond une lettre aussi absurde qu'irritante. Tout cela est sans grand intérêt, mais il s'agit de ne pas déchaîner cet être qui manque un peu de niveau et de délicatesse*¹³.

13. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 631-2.

Gérin, de son côté, parle de malentendu et même d'une « persécution anonyme » qui, depuis qu'il est à Paris, vise à le brouiller avec Gide. Il semble qu'il se soit laissé manipuler par un éditeur qui, sous couvert de publier un recueil de témoignages sur Gide, cherchait uniquement à s'assurer, par l'entremise de Gérin, la propriété gracieuse de pages de Gide lui-même, pages qu'il aurait pu ensuite publier de manière lucrative.

L'affaire dut s'apaiser, au moins superficiellement. Mais Gide avait désormais repris ses distances. Peu après, un nouveau litige allait éclater, avec l'article que Gérin voulait donner aux *Nouvelles Littéraires*, article dont il espérait un bénéfice important, et qui relatait la visite de Gide au Borinage, en 1935. On connaît ce texte ¹⁴. Le 25 juin, Gérin en envoie le manuscrit à Gide, lui demandant d'y apporter des corrections. Or Gide saute sur sa plume pour demander, non des corrections, mais une refonte complète, accusant Gérin d'exagération et même d'invention :

« Je t'assure que ça prête à la rigolade. En tout cas je te prie de supprimer les paroles d'héroïsme supérieur et tranquille (et à bon marché) que tu me prêtes et que j'ai biffées. Si tu m'avais accompagné au Congo, sans doute aurais-tu éprouvé le besoin de raconter que nous circulions parmi des tribus d'anthropophages... » (27 juin).

Malgré les suppressions réclamées, la publication de cet article fut peu du goût de Gide ; Gérin eut alors l'idée malheureuse de solliciter de lui une avance de 400 fr, somme que lui devaient *Les Nouvelles Littéraires...* pour son article, et qu'elles ne devaient lui payer que le mois suivant (lettre du 3 juillet). Le 7, de Cuverville, Gide répond par une lettre de rupture explicite :

« J'espérais un peu qu'une fâcheuse aventure précédente t'aurait guéri du désir de tirer parti de nos relations amicales. Ou aurais-tu si mal compris ce qui m'a forcé de mettre fin à celles-ci ? »

Et à Paris où il revient le 8, la Petite Dame est témoin de sa réaction :

Il se laisse aller à me parler avec une certaine amertume de Louis Gérin, cet ex-mineur. S'étant stupidement figuré qu'il pourrait vivre de sa plume à Paris et n'ayant vraiment rien à dire en dehors de son expérience de la mine, il exploite sans tact ni mesure son amitié avec Gide, fait des articles pénibles en racontant des choses sur lui, en citant ses paroles, et menace aussi de vendre ses lettres. Tout cela est à la fois gro-

14. « À douze cents mètres sous terre », de Louis Gérin, parut dans *Les Nouvelles Littéraires* du 3 juillet 1937 ; il a été reproduit dans le BAAG n° 37 de janvier 1978.

tesque et gênant ¹⁵.

Gérin, qui s'était dit d'abord « assommé », reprend vite confiance à la réception des *Retouches*, qui viennent de paraître, et d'une « bonne lettre » de Gide, qui malheureusement nous manque ; il commente longuement « la faillite de la Révolution », mais, en post-scriptum, réitère sa demande d'argent.

La suite de cette correspondance nous manque, ou bien elle n'existe pas. Cela ne signifie pas forcément que la brouille ait été totale. Même en n'ayant plus de relations avec Gide, Louis Gérin semble en tout cas ne pas avoir renié son idole, puisque, lorsque le *Mercur de France* publie en 1943 son second roman, *Profondeur 1400*, il met en exergue à ce livre une citation (inexacte) du *Prométhée mal enchaîné* (« Je n'aime pas l'homme : j'aime ce qui le dévore. »), ainsi qu'une dédicace : « À André Gide, en témoignage d'inaltérable gratitude ».

Mais plus généralement, nous perdons toute trace de Louis Gérin. En Belgique même, on ne sait aujourd'hui presque rien de lui. Comme si, éveillé à la vie par les livres, puis par la protection de Gide, il avait cessé d'être le jour où son Mentor se détourna de lui ¹⁶...

15. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (Gallimard 1975), pp. 27-8.

16. Les lettres de Louis Gérin sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, celles de Gide au Musée de la Littérature de Bruxelles. Nous remercions Mme Catherine Gide de nous avoir autorisé à en publier des extraits. Le BAAG envisage de donner ultérieurement l'édition intégrale de cette correspondance.